

11 Oct. 1973

Une manifestation bien préparée : LA 8^e BIENNALE DE PARIS

Les Biennales de Paris sont, pour environ 50.000 personnes qui ne fréquentent pas d'habitude les galeries dites d'avant-garde, l'occasion de rencontrer l'art actuel. Elles regroupent des œuvres d'artistes français et étrangers de moins de 35 ans, souvent inconnus. Elles souhaitent donc être une « porte ouverte » sur l'art de demain, sur les laboratoires individuels où s'expérimentent, non sans échecs, non sans répétitions parfois, des formes nouvelles de production artistique.

Organisée au Musée d'art moderne de la ville de Paris et au Musée national d'art moderne, la 8^e Biennale de Paris est une manifestation importante. Colloque, jazz, cinéma non commercial, musique pop, théâtre accompagnent une exposition intelligente, claire, bien regroupée, pas trop grande. Peuvent s'y lire quelques constantes de l'art d'aujourd'hui (1).

Ce qui frappe d'abord : le caractère soigné, élaboré de la plupart des travaux. Plus que les années précédentes, les artistes se veulent méthodiques. Peu font confiance à une partie de hasard. Ils veulent contrôler les effets des œuvres sur le spectateur, les prévoir. Les œuvres constituent la condensation, d'un intense travail de réflexion et d'exécution. Ce souci de perfection donne grande force aux recherches riches : les nœuds tressés de Jacquard, l'extraordinaire et immense (80 m²) ville antique reconstituée pendant plus d'un an par Anne et Patrick Poirier. Mais lorsque les œuvres sont pauvres, le désir d'achèvement aboutit à d'inutiles élégances, à un esthétisme nauséabond : travaux ennuyeux et sans défauts.

Ce goût du travail achevé, cet amour du fini sont, chez certains artistes, tout naturellement liés à un sentiment aigu de la mort. Des œuvres spectaculaires, efficaces agissent sur nos sensibilités avec des moyens violents qu'une partie des spectateurs trouve faciles, grand-guignolesques. On rencontre ainsi une salle transformée en cimetières où apparaissent des corps décomposés ; des appareils de torture ; une boucherie pour anthropophages, qui ravirait sans doute Topor ou Siné ; des corps humains nus moulés grandeur nature, pendus en grande quantité parmi les spectateurs.

Parfois (non pas toujours) liée à cette fascination de la mort, de la destruction, on rencontre un intérêt pour la constitution de nouveaux rites. Cela va d'un désir de reconstituer une atmosphère religieuse à la parodie du religieux. Bien des œuvres sont constituées par des parcours proposés au spectateur à travers une pièce ; ce sont pèlerinages minuscules, invitations à l'exploration lente d'un espace diversifié. Dans les salles demi-obscurées organisées par Jean Clareboudt, des odeurs de terre, d'herbes agissent sur l'odorat ; certains jours, des artistes nus s'y meuvent lentement, cérémonieusement.

Plus grinçantes (mais peut-être moins éloignées de ces cérémonies qu'on ne l'imagine) apparaîtront les travaux du groupe de Düsseldorf : ce que la Biennale offre sans doute de plus nouveau, de plus



Une œuvre de Christian Jaccard
(Photo André MORAIN)

gênant. Une tente rouge abrite parmi de multiples objets kitsch des scènes dont le personnage central est un Tarzan au long phallus ; des séries de dessins constituent l'imitation tantôt de dessins de schizophrènes, tantôt de dessins humoristiques et vulgaires. Les artistes ici se font à la fois ethnologues et clowns du kitsch, de la folie, des nostalgies passées, de la bêtise, etc. Ils copient ce qui nous entoure, tels des Bouvard et Pérecutet devenus artistes plasticiens.

Autre tendance : celle qui représente, de manière non ennuyeuse, avec une passion intellectuelle rare, le groupe 70 : des Niçois. Monter et démonter les supports et procédés de la peinture : ce travail, rationnel, didactique, est en même temps au plus près du désir, de la pulsion de savoir. S'exerce une passion de l'analyse, un souci

taire, le rôle de l'instrument, les rapports ambigus entre trace et forme...

Ainsi, dans cette manifestation où l'on a plaisir à errer, à rêver, se perçoivent quelques caractères de l'art actuel. Peut-être cet art trouve-t-il sa meilleure image dans l'immense ville d'Ostie produite par les Poirier. Modèle réduit qui nous rend maître d'un espace énorme ; résultat d'un travail démesuré et méticuleux ; reconstruction inexacte, phantasme d'une ville morte ; manière de sortir une cité hors d'une culture scolaire qui en masquait le caractère envoutant : tels sont quelques-uns des aspects d'un travail important ; il faudra y revenir.

Gilbert LASCAULT.

(1) 8^e Biennale de Paris, jusqu'au 21 octobre 1973. Musée national d'art moderne, Musée d'art moderne de la ville de Paris, 11-13, av. du Président-Wilson.



(pour ainsi dire enragé) de tout expliquer, de tout fragmenter, de tout classer. C'est ce fanatisme de la raison, qui émeut le spectateur devant ces tissus pliés, écharpés, cloués, morcelés, froissés, brûlés, repeints. La même passion de comprendre sa propre pratique artistique peut être lue dans le travail (par ailleurs très différent) de Joël Fischer qui agrandit photographiquement les signes minuscules laissés par un pinceau appuyé sur un papier ; il met ainsi en évidence la complexité d'un geste élémentaire.